



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

30 | 2005

Pour une histoire culturelle de la guerre au XIXe siècle

Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2003, 376 p. ISBN : 2262019576. 23 euros.

Odile Krakovitch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1058>

DOI : 10.4000/rh19.1058

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Odile Krakovitch, « Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2003, 376 p. ISBN : 2262019576. 23 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/1058> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1058>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Anne Martin-Fugier, *Les salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2003, 376 p. ISBN : 2262019576. 23 euros.

Odile Krakovitch

- 1 Anne Martin-Fugier est une spécialiste de l'histoire des salons, de « *la vie élégante* » pour reprendre le titre d'un de ses précédents ouvrages. Après avoir publié une histoire de *La bourgeoisie* (Grasset, 1983), pendant de son étude sur *La place des bonnes, la domesticité féminine à Paris en 1900* (Grasset, 1979), elle s'est attaquée à une série d'études historico-sociologiques sur le monde des artistes (*Les Romantiques. Figures de l'artiste 1820-1848*, Hachette, 1998 ; *Comédienne. De Mlle Mars à Sarah Bernhardt*, Seuil, 2001) et sur celui des salons. En 1990, elle publie chez Fayard une remarquable *Vie élégante, ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, analyse qu'elle poursuit aujourd'hui avec ce volume sur *Les salons de la III^e République*. Après une évocation très rapide du Second Empire et des années « libérales », Anne Martin-Fugier s'attache surtout à la sociabilité de la première partie de la Troisième République, celle qui se termine avec la Première guerre mondiale. L'entre-deux-guerres est vue principalement à travers les yeux de Proust et des références aux personnages de *La recherche du temps perdu*.
- 2 Le livre est une remarquable étude de ce que fut le milieu mondain, politique et culturel, essentiellement parisien, de 1867 aux années 1920. On y découvre, au fil des chapitres, ces « *liens secrets* qui unissent le monde politique, le monde financier, le monde littéraire, le monde-monde » comme l'écrit André Maurois dans ses *Mémoires*. Anne Martin-Fugier s'attache d'abord au « monde politique », aux salons républicains qui mirent le pied à l'étrier à Gambetta, à Ferry et à tant d'autres ; elle montre l'importance de ces salons pour la promotion des hommes politiques de tous bords. Mais « tout commence, tout finit par les femmes ». Rien n'a changé depuis le Grand

Siècle sur ce point : la « vie élégante », de tout temps, n'existe que grâce aux femmes, par et pour elles. « Un salon », affirme Anne Martin-Fugier dès les premières pages, « c'est d'abord une femme, et d'abord une femme d'esprit ». Ce qui nous vaut tout de suite un remarquable portrait de Juliette Adam qui, toute jeune, prend la succession de Marie d'Agoult à la tête du plus célèbre salon républicain, et qui garde jusqu'aux années 1930 une influence prépondérante grâce à son génie d'hôtesse. Elle fit et défit des carrières, promut Gambetta, soigna Guizot, protégea Rochefort, patronna *La Nouvelle revue*. À côté d'elle, sont évoqués les salons, toujours républicains, de Victor Hugo et Juliette Drouet, des Scheurer-Kestner, dreyfusards, et bien d'autres encore.

- 3 Anne Martin-Fugier, avec une aisance et une érudition éblouissantes, passe des salons aux obligations et activités d'une sociabilité bien menée. Elle évoque successivement ceux qui reçoivent et ceux qui sont reçus, saute de Madame de Caillavet et Madame de Loynes à Anatole France et Jules Lemaître, des dîners et soupers, des réceptions à l'Académie Française aux représentations théâtrales privées.
- 4 À ce foisonnement d'informations, à ce fourmillement de noms cités, il aurait peut-être fallu un plan plus rigoureux. Anne Martin-Fugier oscille entre la chronologie, avec un chapitre sur « les premières décennies de la III^e République », et des thèmes tels que la « mondanité » ou la « sociabilité ». Ainsi on revient deux fois sur les salons ; en de brillants chapitres sont à deux reprises évoqués les dîners, d'abord privés, chez les Polignac par exemple, puis littéraires. Le livre est presque trop riche d'informations : j'ai énormément appris sur les « dîners des Cinq » (où se retrouvaient périodiquement Goncourt, Flaubert, Zola, Tourgueniev, Daudet), les « dîners Dentu » (durant lesquels l'éditeur Dentu recevait ses auteurs), les « dîners Magny » (excellente maison qui se trouvait à la place du restaurant universitaire de la rue Mazet), ceux « des spartiates », ou encore celui nommé « Bixio ». Anne Martin-Fugier a tout lu ; elle sait remarquablement tirer parti de ces lectures pour remettre à l'honneur la convivialité de cette période si dénigrée pourtant à ce point de vue. Non, à l'inverse de ce qu'ont prétendu Pierre Larousse, Sainte-Beuve, les salons vivent et vivent bien en République ! La tradition s'est poursuivie sans heurts ni révolutions, non seulement entre l'Ancien Régime, notamment ce XVIII^e siècle si cher à Sainte-Beuve et aux Goncourt et le monde contemporain, mais aussi dans des sociétés aussi différentes que les monarchies constitutionnelles, le Second Empire et la nouvelle République. Le remarquable est justement qu'il n'y ait pas eu d'interruption : « la défaite de Sedan, puis la Commune... si elles entraînent un changement radical dans la sociabilité publique avec la disparition de la Cour, ne causent pas de véritable rupture dans la sociabilité privée ». Pas de notables différences en effet dans l'exclusive des salons suivant leur statut social : on n'est pas reçu indifféremment chez la comtesse de La Ferronnays, légitimiste, et chez Mme Adam, républicaine. La façon de s'amuser est à peu près la même, lors des fêtes où les robes fendues de Madame Rimski-Korsakov scandalisent, en 1863, ou durant les bals costumés donnés par les Faucigny-Lucinge, en 1928, avec pour thème l'œuvre de Marcel Proust. Pour avoir le pied à l'étrier ou pour promouvoir une revue, il faut se comporter, se présenter de la même façon, être toujours un brillant causeur, que ce soit chez Geneviève Straus, ex madame Bizet, ou auprès du « gratin révolté », les Clermont-Tonnerre, les Faucigny-Lucinge.
- 5 Les questions qu'on peut se poser émergent difficilement de cette abondance de faits, lieux, anecdotes, personnalités. À quel moment la sociabilité privée devient-elle publique, par exemple ? Où se situe la séparation ? La question, sans être vraiment

posée, est présente de façon évidente dans un savant petit chapitre sur un lieu caractéristique de sociabilité, mi privé mi public, la Bodinière. On aurait aimé une définition plus nettement formulée. De même, pourquoi cette prédominance persistante, tout au moins sur le plan culturel, littéraire, des salons privés tenus par la noblesse ou la haute banque ? Anne Martin-Fugier évoque, sans vraiment le dire, le problème dans son dernier chapitre traitant d'« Oriane et les dames du monde », c'est-à-dire du monde de l'Après-guerre, celui de Proust, des comtesses de Cheigné, d'Élisabeth Greffulhe. La sociabilité des salons demeure donc, même en République, Anne Martin-Fugier le souligne peut-être trop rapidement dans sa conclusion, « d'essence aristocratique ». Pourquoi, donc, et comment ce goût de la conversation, de la « causerie », éminemment français paraît-il, reste-t-il, le privilège des nobles si constamment et si avant dans la République ? La réponse à la question est là, mais un peu noyée dans la description des lieux, des hôtes, et des habitués.

- 6 J'aurais aimé un plan plus clair, je l'ai déjà dit. J'aurais aimé également une bibliographie, un rappel des sources en fin de volume, qui témoignent de la reconnaissance des services rendus par les journaux intimes, les mémoires très bien utilisés ici, encore trop méconnus aujourd'hui : la correspondance de Guizot, étonnante de simplicité, de bonhomie, de psychologie, le « journal » des Goncourt, encore plus féroce que dans mon souvenir, et bien sûr *À la recherche du temps perdu*. Tel qu'il est, et justement peut-être à cause de ce plan disparate, grâce probablement aussi à cette absence de lourdeur bibliographique et érudite, le livre se lit avec un grand plaisir. Il est en même temps une source très riche de renseignements sur la vie sociale, culturelle, littéraire, théâtrale, sur le Paris de la République. Aussi agréable qu'un roman, il est à conseiller à tous les étudiants travaillant sur la capitale et la société de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles.